

De la mort de la demande à la demande de mort¹
Catherine Lacaze-Paule
Complexités et questionnements des pratiques sédatives en LISP
Journée 24 mars 2023

En préambule de mon propos sur la demande, qui est un concept psychanalytique, je propose en guise d'apologue de la demande, un cours extrait tiré de la lecture d'un ouvrage de Colette, « Sido »

Colette raconte. Elle a un frère, il a 6 ans. Sido, leur mère, n'a rien à reprocher à cet exquis enfant sauf peut-être sa fâcheuse aptitude à disparaître parfois. Ce jeune être doux et si inoffensif, n'exige rien, sauf un soir.

-Je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisette, dit-il

-Les épiceries sont fermées, répondit ma mère. Dors, tu en auras demain.

-Je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisette, redemanda, le lendemain soir, le doux petit garçon.

-Et pourquoi ne les as-tu pas achetés dans la journée ? se récria ma mère impatientée. Va te coucher !

Cinq soirs, dix soirs ramenèrent la même taquinerie, et ma mère montra qu'elle était bien une mère singulière. Car elle ne fessa pas l'obstiné, qui espérait peut-être qu'on le fesserait, ou qui escomptait seulement une explosion maternelle, les cris des nerfs à bout, les malédictions, un nocturne tumulte qui retarderait le coucher...

Un soir après tous les autres soirs, il prépara sa figure quotidienne d'enfant buté, le son modéré de sa voix : Maman ?...

-Oui, dit maman.

-Maman je voudrais....

-Les voici, dit-elle. Elle se leva, aveignit dans l'insondable placard, près de la cheminée, deux sacs grands comme des nouveau-nés, les posa à terre de chaque côté de son petit garçon et ajouta : Quand il n'y en aura plus, tu en achèteras d'autres.

Il la regardait d'en bas, offensé et pâle sous ses cheveux noirs. C'est pour toi, prends, insista ma mère. Il perdit son premier sang-froid et éclata en larmes.

-Mais.... Mais ... je ne les aime pas ! sanglotait-il ? « Sido » se pencha, aussi attentive qu'au-dessus d'un œuf fêlé par l'éclosion imminente, au-dessus d'une rose inconnue, d'un messenger d'un autre hémisphère : tu ne les aimes pas ? qu'est-ce que tu voulais donc ? Il fut imprudent et avoua :

-Je voulais les demander. »

Voilà, cet enfant voulait demander, pas obtenir ce qu'il demandait mais demander. Étrange sujet qui ne veut pas ce qu'il demande mais juste le demander.

Que voulait-il ? une explosion maternelle, un retard du couché. La confrontation à la demande de l'Autre est souvent ressentie comme impérative et un caprice de l'autre. (Cf. on ne sait pas dire non et il fait cela pour nous embêter). Alors que c'est de l'Autre, parental, soignant et non du sujet que vient le caprice. En effet, c'est l'Autre qui en position de répondre, de donner ou de refuser, tandis que le sujet est marqué du manque. Le sujet qui demande se sent assujéti à l'Autre par le fait que sa demande dépend de la réponse de l'Autre. Mais attention, ce petit extrait précieux est précis. Il nous montre une mère « bien singulière » qui ne mets pas son

1 J.Lacan , séminaire livre V, « Les formations de l'inconscient », édition du seuil, p 491

enfant en dépendance, au contraire. Elle est prête à lui donner ce qu'il demande et à foison, sans limite. Or le petit garçon en passe par la demande, en conséquence c'est un lien de parole qu'il établit. C'est donc un assujettissement pas une dépendance au besoin. Ou pour le dire autrement, il dépend de la réponse qui lui est faite. Repérons qu'en plus des pruneaux et des noix, il obtient de sa mère une interprétation. Sido ne le comprend pas, elle le regarde avec effarement comme un « étranger d'un autre hémisphère ». La réponse de l'Autre est marquée de son désir, il marque d'un insigne : il devient « une rose inconnue » pour Sido. La mère ne le comprend pas, ne sait pas quelque chose sur lui, cette mère ne sait pas tout. Le manque de l'Autre est ce qui constitue l'espace où l'enfant peut loger son désir propre. Remarquons-le, l'enfant fait sa demande le soir au moment où il ne peut pas être satisfait par l'objet, les magasins sont fermés. Alors que veut-il ? il ne le veut pas ce qu'il demande parce qu'il n'aime ni les pruneaux ni les noix. Que désire-t-il, s'il ne veut pas ce qu'il demande ? c'est une énigme ? Sido pourrait s'en débarrasser en ne l'écoutant plus, et conclure que c'est trop compliqué de savoir. C'est compliqué de savoir répondre à cette question, car la réponse est complexe.

Compliqué et complexe

Compliqué vient de *complicare*, enrrouler, plier. Complexe vient de *complexus* et son participe passé de *complector* dont le sens est embrassé, enrrouler avec le bras, puis l'esprit. « *Plecto* » veut dire tisser, tresser, imbriquer.

Notre époque contemporaine affectionne ce qui peut se déplier rapidement, le format court, bref, la hâte et l'empressement. Il s'agit d'être toujours dans l'après, dans le projet, la programmation qui nous emportent. Cela fait de nous des zappeurs, des scrollers. On file à toute vitesse, dans notre travail, dans notre vie personnelle. Nous sommes pressés par une exigence (double sens de presser, aller vite et être contraint). Je cite deux œuvres littéraires qui nomment très bien ce tempo : « L'homme pressé »² et « Vivre vite »³. (Il y en a d'autres).

Autrement dit, nous vivons dans une société où est prônée et produite, fabriquée la vitesse. Deuxième remarque, notre langage, notre langue ont changé. Notre langue est, de plus en plus, une langue universelle, la même dans tous les pays (c'est le vœu de l'OMS parler le même langage), dans tous les champs professionnels et même personnels. C'est la langue de la science alliée du management. Donnons quelques exemples : On gère, on calcule, on rentabilise, on cherche l'utile, (... et on s'asphyxie). Cette langue est une langue de communication, du binaire, du codage. (*C'est la langue du tac au tac, du tic-tac et de tik-tok*). L'échange est modélisé, protocolisé, standardisé, numérisé, « émoticonisé » (néologisme). La langue devient systématisée et schématisée par la case à cocher et l'étalon de la marguerite, un peu, beaucoup, passionnément etc. C'est une langue qui aspire à être transparente à elle-même. C'est une modalité de parole dans laquelle ce qui est dit serait, sans perte ni gain, ce qui est. Le mot serait la chose même. C'est une langue déclarative, assertive, « performative »⁴. Or que nous apprend ce petit garçon, c'est que la demande se situe au-delà du pied de la lettre de sa formulation. Poser sa demande, c'est se faire, sinon comprendre au moins entendre, ici de sa mère. (C'est transposable aux situations soignés/soignants.)

Cet enfant, nous apprend que l'on ne parle jamais seul. Au sens où même quand on est seul, on se parle comme à un autre. Pour parler, il faut inclure l'Autre dans sa parole comme adresse, c'est en quelque sorte enrrouler son bras à l'autre. Car parler, c'est tisser, tresser, imbriquer, aller plus loin, ailleurs, dire autre chose que ce que l'on avait prévu, c'est se laisser surprendre, par les mots, par soi, par l'Autre. En effet, les pouvoirs de la parole pleine, que j'oppose à la

² Paul Morand, « L'homme pressé », éditions Gallimard et film avec Alain Delon

³ Brigitte Giraud, « Vivre vite », éditions Flammarion

⁴ Austin « Quand dire c'est faire ».

parole vide, transforment celui qui parle, elle a des effets concrets et avérés sur le corps et sur la pensée. Pour autant les mots ne sont pas la chose elle-même, les mots représentent la chose mais (cf. ceci n'est pas une pipe tableau de Magritte) 5

La demande et le désir

C'est pourquoi avec Lacan nous pouvons dire que l'on n'a pas à répondre à la Demande (à distinguer des demandes), mais qu'on interprète le désir. La demande transporte et véhicule le désir. « Répondre à la demande, c'est forcément la décevoir puisque ce qui est demandé, c'est Autre-Chose »6. De plus, « L'horizon de toute demande, même si elle s'appuie sur le besoin, ce n'est pas que l'Autre donne ce qu'il a, mais qu'il donne ce qu'il n'a pas »7. Celui qui donne ce qu'il n'a pas, c'est l'Autre de l'amour. In fine toute demande soutenue assez loin conduit à une demande d'amour. Ce que le petit garçon demandait était peut-être simplement de l'amour, et de la présence.

En conséquence, il s'agit dans un premier temps, de ne pas prendre au pied de la lettre ce qu'un sujet demande. Mais de laisser place à autre chose, un delà, un ailleurs, un désir. C'est-à-dire que l'on s'ouvre à l'échange et à la conversation.

Je demande, serons-nous assez patients en tant que soignant pour supporter le circuit de la demande, coincée entre le besoin qui s'y exprime et le désir qu'elle charrie, désir d'Autre chose ? ou ferons-nous comme Sido une réponse au besoin, là où il convenait peut-être d'entendre. Entendre quoi ? la demande, mais demande de quoi ? de présence de parole, l'expression d'un désir de reconnaissance, être vu et être entendu.

Faire mouche avec des mots

« « Si la médecine a toujours fait mouche avec des mots »8 note J. Lacan, ce n'est pas avec les mots des protocoles car ils ne parlent pas ils informent, ils standardisent, anonymisent, déshumanisent. A contrario les mots qui touchent sont des mots engageant celui qui les prononce et celui qui les entend. Ils portent à conséquences s'ils sont choisis, singuliers, et adressés. Des mots dits avec poids et non à la cantonade.

Je me souviens de ce patient en stade avancé de sa maladie dégénérative que j'avais rencontré en tant que psychologue. Lui, ce loup solitaire, taiseux, renfrogné et bougon, plus misanthrope que philanthrope, avait accepté mon offre de parole grâce au soutien et encouragements des soignants. Il avait consenti à la rencontre. Au bout de quelques semaines où nous avons bavarder, il me fit cet aveu. Son hospitalisation l'avait fait tomber dans un abîme. Depuis il se raccrochait au bord de la falaise et se maintenait en vie à bout de bras. Il était épuisé. Mais chaque fois qu'un soignant ou moi-même, nous faisons présents, dans nos allers et venues et échanges auprès de lui, il trouvait les forces de tenir accroché, il trouvait la force de vivre encore.

Je voudrai montrer quelques chemins qu'ouvrent le concept de Demande en psychanalyse pour la médecine, et les soignants...

Faire vivre la demande ou la mort de la demande

5 Cette représentation fait que l'homme se coupe de son organisme et instinct pour en passer par le langage et l'Autre du langage. S'il se coupe de l'organisme du fait du langage, il se dessine du fait de cette langue qui le frappe, percute, un corps. C'est un parlêtre, un être parlant. Vivre n'est plus un instinct mais un désir, une pulsion qui peut connaître beaucoup d'accidents, traumatismes. Savoir si l'on veut ce que l'on désire est un long cheminement, c'est celui de suivre les paroles qui ont marquées, tracées ou barrées une route, une satisfaction, un plaisir, un déplaisir, ce sont les traces de jouissance.

6 J.Lacan La raison d'un échec Autres Écrits, paris, édition du Seul, P343

7 J.-A Miller Cours Extimité 1985-1986 18 décembre 1985

8 J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 17.

En psychanalyse, nous considérons que le sujet depuis toujours demande, il ne fait que cela. Qu'il demande clairement, obstinément, poliment, qu'il exige, réclame ou crie, tambourine, hurle, se roule par terre, menace, ou susurre du bout des lèvres, vous demande de l'excuser de demander, d'être dans le besoin, de manquer, de ne pas se suffire à lui-même ou que dans une obstination muette, silencieuse, il refuse toute demande, que le sujet vous dise négativement qu'il n'a besoin de rien, ou qu'il demande en silence, car sa demande peut être muette, il demande encore. Mais ceci n'est vrai qu'à la condition qu'il y ait un autre pour s'en faire l'adresse. Sans l'Autre, c'est la mort de la demande, son annulation.

Dans les soins, il s'agit de faire vivre la demande (jusqu'au bout), ni la ravalier, ni la réduire au besoin, pas davantage la prendre au pied de la lettre de la formule ou de l'écraser à une chose. La demande subsiste par une pratique du bavardage. Une pratique de la parole qui se veut libre, pratique qui considère que dans la parole git un trésor, un autre sens, un savoir émergeant, et parfois de cet échange, surgit « une question qui prend la tournure d'une réponse »⁹. Et dans la tournure même git une réponse que l'on peut accueillir. En effet, l'expérience du sujet de l'inconscient est l'épreuve du manque à être, il ne s'agit pas tant de bien-être ou être bien, ni même de mieux être ou être mieux, mais de l'être, d'être, « cette insoutenable légèreté de l'être », « ineffable et stupide existence »¹⁰ que l'on méconnaît mais qui s'éprouve. Cela n'a rien à voir avec le manque d'estime de soi, le sentiment d'imposture, d'illégitimité propre à notre époque. Car contrairement à l'idée que l'on se fait trop souvent, l'inconscient ce n'est pas un lieu obscur, profond, un sac un grenier avec ces vieilleries oubliées, l'inconscient c'est le clair, ce qui est devant moi et que je ne vois pas, c'est une lumière. Je cite Lacan encore pour conclure : « L'inconscient, ce n'est pas de perdre la mémoire ; c'est de ne pas se rappeler de ce qu'on sait. »¹¹

9 J.-A Miller *Lieu Alpha être parents au 21 siècle* éditions Michèle P 23-30

10 Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 549.

11 J. Lacan *Autres Écrits* « La Méprise du sujet supposé savoir » pp. 329-339